

Pratiques culturelles des adolescents : petits arrangements avec le genre ?

Christine DETREZ

*Maîtresse de Conférences en sociologie
ENS Lettres et Sciences Humaines, Lyon*

> LA FEMINISATION DES PRATIQUES CULTURELLES.

Avant d'aborder le rapport genré des adolescents à la culture, il peut être utile de recadrer cet âge de la vie dans le contexte général des pratiques culturelles, et ce afin d'éviter tout risque de spécification. Les dernières enquêtes menées sur les pratiques culturelles des Français soulignent ainsi un phénomène général de féminisation de la consommation culturelle. Olivier Donnat, dans un article clairement nommé « La féminisation des pratiques culturelles »¹ montre que l'intérêt des femmes pour l'art et la culture est aujourd'hui supérieur à celui des hommes : elles sont plus nombreuses à privilégier les contenus culturels à la télévision ou dans la presse, lisent plus de livres, surtout quand il s'agit de fiction (38 % des hommes déclarent n'en avoir lu aucun au cours des 12 derniers mois contre 25 % des femmes) et, quand elles sont lectrices, elles lisent un nombre plus élevé d'ouvrages que leurs homologues masculins (23 livres en moyenne contre 19 pour les hommes, l'écart ne diminuant pas avec l'augmentation du diplôme). Elles ont une fréquentation des équipements culturels à la fois plus diversifiée et plus assidue (bibliothèques, mais aussi musée, spectacles, concerts etc., les écarts les plus marqués dans le cas du spectacle vivant se situant au niveau des 15-24 ans). La naissance d'enfant a un effet négatif sur l'intensité et la diversité des sorties culturelles des femmes qui ont tendance à se « spécialiser » : ainsi, par exemple, les bibliothèques sont le seul équipement dont la fréquentation des femmes avec enfants est supérieure à celle des femmes sans enfant. Par contre, dans le cas du théâtre, la mise en couple et surtout la naissance d'enfant se traduisent par une réduction de l'écart hommes/femmes : ces événements biographiques réduisent la propension globale à sortir le

¹ Donnat Olivier, « La féminisation des pratiques culturelles », *Développement culturel, Bulletin du département des études, de la prospective et des statistiques*, n° 147, juin 2005.

soir tout en augmentant les chances de le faire en couple. Toutefois, si on excepte les années qui suivent la naissance des enfants, les taux de pratique des femmes restent dans tous les cas supérieurs à ceux des hommes.

Toujours selon cet article, les seules sorties culturelles à dominante masculine sont les concerts de jazz et ceux de musiques électroniques (techno) et de rock, où les femmes ne représentent environ qu'un tiers du public. Enfin, les femmes font preuve dans l'ensemble d'un engagement supérieur dans les activités artistiques amateur².

Les résultats relatifs aux activités artistiques amateur mettent également en lumière le caractère sexué des rapports à l'apprentissage. Quand elles pratiquent, les femmes ont plus souvent recours à des cours : elles sont majoritaires dans les conservatoires et les écoles de musique, alors qu'elles sont moins nombreuses dans l'ensemble à jouer d'un instrument. Ce rapport sexué à l'apprentissage n'est pas sans incidence, comme le montrent à la fois l'enquête menée par Sylvia Faure et Marie-Carmen Garcia sur le hip-hop³, et une enquête que nous avons menée sur le défilé de la Biennale de la danse à Lyon⁴ : dès que l'activité est encadrée, elle se féminise, et les garçons « échappent » aux structures. Comme le montrait l'expérience des ateliers amateurs montés dans le cadre de la Biennale, il ne suffit pas de proposer un atelier consacré à une activité prisée par les garçons (le hip hop) pour parvenir à les y intégrer.

L'étude des contenus dans une perspective genrée permet de compléter les mesures quantitatives en terme d'investissement temporel. Comme le remarque Olivier Donnat, la proportion d'hommes et de femmes écoutant aujourd'hui des disques au moins un jour sur deux est sensiblement la même : elle est de 40 % chez les premiers et de 37 % chez les secondes en 2003, contre respectivement 16% et 14 % quarante ans plus tôt. Dans le domaine musical, les différences s'expriment dans l'engagement plus important des hommes dans les « musiques actuelles ». Qu'il s'agisse de rock, de techno ou de rap, le constat est identique : ils sont environ deux fois plus nombreux à les

² Mais si l'on descend on niveau qualitatif, ces pratiques se distinguent selon le sexe, avec une opposition entre écriture, danse et théâtre, du côté du pôle féminin, et la musique, du côté du pôle masculin, la pratique de la musique étant souvent celle de groupes de musiques amplifiées.

³ Faure Sylvia, Garcia Marie-Carmen, *Culture hip-hop, jeunes des cités et politiques publiques*, Paris, La Dispute, 2005.

⁴ Détrez Christine, Mercklé Pierre, Veyret Marion, Vuattoux Delphine, « C'est votre défilé... » : le défilé de la biennale de Lyon, entre discours et réalités, in Hossard Nicolas, Jarvin Magdalena (dir.), « C'est ma ville ! » *De l'appropriation et du détournement de l'espace public*, Paris, L'Harmattan, 2005.

citer comme genres musicaux écoutés le plus souvent ou préférés. De leur côté, les femmes des générations nées après guerre ont tendance à privilégier les variétés, qu'elles soient françaises et internationales, ainsi que la musique classique. Leur préférence pour celle-ci se vérifie à tous les niveaux de diplôme et dans toutes les tranches d'âge, si on excepte les 60 ans et plus, mais il n'est pas indifférent de noter que l'écart maximum se situe au niveau des 40-59 ans (27 % contre 18 %) : le fait que les nouveaux modes d'expression apparus ces dernières décennies aient été investis prioritairement par les hommes a contribué à accentuer une différenciation sexuée des préférences musicales au moment de l'adolescence qui résiste aux effets d'avancée en âge, favorisant notamment une relative féminisation du goût pour la musique classique.

Toujours selon Olivier Donnat, cette distinction résulte des profondes mutations sociales qu'a connues notre société depuis la fin des années 1960. Les femmes des générations nées à partir des années 1960 sont plus diplômées que leurs homologues masculins, avec une formation plus souvent littéraire ou artistique, et sont plus nombreuses à occuper des emplois induisant un rapport privilégié aux loisirs culturels (médiation culturelle, enseignement etc). Elles sont en outre souvent dans l'espace domestique en charge de la (re)production du « désir » de culture auprès des enfants. Autant d'éléments qui, selon Donnat, laissent penser que la féminisation des pratiques culturelles risque fort de se poursuivre, à mesure que les générations les plus anciennes - au sein desquelles les taux de pratiques culturelles des hommes sont en général supérieurs à ceux des femmes - vont disparaître.

Mais cette féminisation des pratiques a des incidences symboliques. Le mouvement de dévalorisation liée à la féminisation, perceptible notamment dans le domaine des professions, n'épargne peut-être pas les pratiques culturelles. Ainsi, la suprématie des femmes en matière de lecture, qui semble presque relever aujourd'hui du sens commun, n'est perceptible dans les enquêtes statistiques que depuis les années 80, et résulte de deux mouvements : les femmes s'y sont intéressées, et les hommes s'en sont détournés, ce qui n'est pas sans effet sur l'image de la culture dans les rapports genrés : en 1973⁵, 72% des hommes et 68% des femmes avaient lu au moins un livre dans l'année, ils sont en 2003⁶ respectivement 63% et 74%.

⁵ *Pratiques culturelles des Français*, Dets, Ministère de la Culture, 1973.

⁶ *Enquête sur la participation culturelle et sportive*, Insee, 2003.

L'ampleur du retrait masculin est encore plus spectaculaire quand on raisonne sur les forts lecteurs : en quarante ans, la proportion d'hommes ayant lu 25 livres ou plus dans l'année a baissé de moitié, passant de 24 % à 12 %, alors que celle des femmes n'a que très peu fléchi (17 % en 2003 contre 19 % en 1973). Même si la prudence s'impose au moment d'interpréter ces chiffres provenant de deux enquêtes différentes, la tendance générale est incontestable : d'une part, depuis les années 1980, les jeunes adolescents arrivent à l'âge adulte avec un niveau de lecture inférieur à celui de leurs camarades filles, préférant consacrer leur temps libre à d'autres activités, et d'autre part, une fois parvenus à l'âge adulte, ils sont proportionnellement plus nombreux à réduire leur rythme de lecture et à venir grossir les rangs des faibles lecteurs et des non-lecteurs de livres.

> LES ADOLESCENTS ET LE GENRE : ASSIGNATIONS ET ARRANGEMENTS

L'adolescence au croisement des socialisations croisées.

Ce rapide détour par l'enquête statistique permet de dresser un cadre général, afin d'éviter de penser l'adolescence comme un âge autonome et désencastré. Il est néanmoins nécessaire de recourir ensuite à des enquêtes de réception pour affiner justement les enjeux spécifiques à l'adolescence. Le risque serait ainsi de penser l'adolescence comme un temps suspendu, abstrait de toutes contraintes. Au contraire, selon Bernard Lahire, « ni enfance, ni vie adulte, la période adolescente ne se comprend qu'au croisement des contraintes scolaires, des contraintes parentales (plus ou moins homogènes) et des contraintes liées à la fratrie ou aux groupes de pairs fréquentés (ami (e)s ou petit (e) s ami(e) s dont les propriétés sociales et culturelles sont plus ou moins homogènes).» Les diverses instances de socialisation peuvent ainsi se conjuguer, ou s'opposer (par exemple, socialisation scolaire vs familiale, etc.). Chacune des socialisations n'est elle-même pas homogène, entre père et mère, ou avec d'autres membres de la famille, voire au sein du groupe ou des groupes d'amis, qui peuvent présenter des profils extrêmement différents. C'est le cas par exemple de cet étudiant⁷, qui distingue de façon très stricte ses pratiques avec le groupe d'amis grenoblois, plus axées sur le sport, et les amis

⁷ Détrez Christine, Lacerenza Sabine, *Les comportements culturels des Grenoblois*, rapport d'étude pour l'OPC. (à paraître, éditions de l'Aube)

barcelonais, rencontrés dans le cas d'une année Erasmus, plus centrés sur la culture. Il n'envisage d'ailleurs absolument pas de faire rencontrer ses deux groupes d'amis.

Même si cette socialisation « amicale » peut être perçue par les individus comme « libre » ou correspondant aux « vrais goûts », elle ne relève pas moins d'une contrainte aussi, sinon plus, forte que les socialisations familiales ou scolaires. L'enquête de Dominique Pasquier sur les téléspectateurs d'Hélène et les Garçons le montre bien : « Devant leur poste, les jeunes téléspectateurs anticipent les contextes sociaux dans lesquels ils auront à parler d'eux comme téléspectateur. Ils sont bien conscients que ce qu'ils vont dire d'un programme -serait-ce pour dire qu'ils ne l'aiment pas ou ne le regardent pas- engage toute leur personne socialement et ils apprennent vite à opérer le travail de figuration nécessaire pour entrer en conformité avec les normes et valeurs des groupes dans lesquels ils cherchent à s'insérer. Ils apprennent à nier certains goûts, à refouler des préférences ou au contraire à regarder pour entrer dans une communauté de téléspectateurs »⁸.

A cette croisée des socialisations, c'est également toute l'identité sexuée qui se trouve en jeu, ce qui suppose de mettre à distance les goûts de sa génération les plus fréquemment associés à l'autre sexe, mais aussi les goûts des membres de sa famille qui appartiennent à l'autre sexe : ainsi Christian tient avant tout à se distinguer des goûts des filles en général et de sa sœur cadette en particulier : le R&B est ainsi qualifié « de musique de cagoles », et il rejette avec véhémence Britney Spears parce que « c'est ce qu'écoute ma petite sœur ». De même Paul-André décrète « Vive l'amour » et tout ça, c'est pas mon truc, c'est nul quoi »⁹. Dominique Pasquier, étudiant les téléspectateurs d'Hélène et les garçons, avait déjà montré combien les garçons savent qu'il ne faut pas dire qu'ils regardent ou qu'ils aiment¹⁰ : « Dans la société des garçons, il y a des programmes dont on ne peut pas dire être le public, même quand on fait partie de leur audience (...) On voit bien ce qui inquiète les garçons à l'idée d'être pris pour des téléspectateurs d'Hélène : ils pourraient se faire traiter

⁸ Pasquier Dominique, « Des audiences aux publics : le rôle de la sociabilité dans les pratiques culturelles », *Le(s) Public(s) de la culture*, Presses de Science Po, 2003, p111.

⁹ Lahire Bernard, *La culture des individus*, Paris, La découverte, 2006, p 513.

¹⁰ « Je déteste ! Même sans regarder je déteste ! Vu les extraits, ils font que s'embrasser » « je déteste ce feuilleton car c'est trop sexuel. Moi je regarde Code Quantum. Les acteurs sont trop sur l'amour, c'est trop sexuel, ils s'embrassent tout le temps. Ma sœur et ma mère le regardent, c'est pour les filles ».

de filles par les autres garçons. Il leur faut donc regarder sans être vus et surtout ne jamais se définir comme public possible d'une telle série »¹¹. Comme le résume judicieusement François de Singly : « L'adonnaissant veut avoir bon genre »¹²...

Or le « bon genre », on va le voir, n'est pas neutre.

2-La socialisation médiatique : un exemple d'enquête

A ce jeu conjugué des socialisations amicales, parentales et scolaires doit par ailleurs être ajoutée l'influence de la médiatisation, qui va fonctionner aussi comme autant d'assignations et de rappels à l'ordre du bon ordre sexué, et ce dès le plus jeune âge, comme le montrent les enquêtes sur les livres pour enfants, la presse ou les dessins animés etc.¹³ Pour exemple, une enquête de réception que nous avons menée sur le public du *Seigneur des Anneaux* permettra de mettre en évidence certains aspects¹⁴. L'enjeu de cette enquête, menée auprès de collégiens et lycéens était double : il s'agissait à la fois de mesurer l'intériorisation des stéréotypes sexués, et leur négociation, les petits arrangements éventuels, dans une perspective de sociologie de la réception. D'autres études de réception l'ont montré, voir un même film, lire un même livre ne dit rien en effet de la façon dont on le voit, dont on le lit¹⁵. Une fille et un garçon -puisque c'est ici la problématique qui nous intéresse-, devant le même film, ne vont pas forcément en retenir les mêmes souvenirs, en tirer les mêmes émotions, les mêmes réflexions, les mêmes interprétations. Même si, du livre au film, le public du *Seigneur des anneaux* s'élargit et devient davantage mixte, cela ne nie nullement, a priori, la différenciation des réceptions. La réception par les adolescents de ce film nous a donc semblé une occasion particulièrement propice pour étudier les jeux (et enjeux) de rôles sexués.

¹¹ Pasquier Dominique, op. cit., p. 111.

¹² De Singly François, *Les Adonnaissants*, Paris, Nathan, p 77.

¹³ Voir par exemple la bibliographie sur ce thème établie sur le site suivant : <http://www.livresautresor.net/centre/bibliotectrices.htm>

¹⁴ Détrez Christine, Cotelette Patrick, Pluvinet Charline, « Lecture des filles et des garçons : à propos du Seigneur des anneaux », in Eckert Henri et Faure Sylvia, *Les jeunes et l'agencement des sexes*, Paris, La Dispute, 2007.

¹⁵ Par exemple, Dominique Pasquier, *La culture des sentiments. L'expérience télévisuelle des adolescents*, Maison des Sciences de l'homme, Paris, 1999, ou encore Jean-Pierre Esquenazi, *Hitchcock et l'aventure de Vertigo*, CNRS éditions, Paris, 2001.

Dans un premier temps, il s'agit alors d'observer comment, pour un même film, sont élaborées, par le paratexte médiatique, des réceptions sexuées, fonctionnant comme autant de guides ou de modèles d'identification. Mais supposer une réception ne dit rien de la réception effective : depuis les travaux de Richard Hoggart, les études issues des Cultural Studies se fondent sur cette idée de jeu et d'arrangement des publics avec ce qu'on leur propose, contre l'idée d'une acceptation passive et mécanique, d'une soumission sans écart à ces fameux rappels de l'ordre, ici sexué. Il s'agira alors dans un deuxième temps, à partir d'entretiens menés avec des adolescents¹⁶, d'appréhender ces réceptions « effectives ». Peut-on alors repérer des principes de réception sexués ? Correspondent-ils aux réceptions, souvent caricaturales, développées dans la presse adolescente ? Peut-on définir une façon « féminine » ou « masculine » de voir ce film, ou d'autres critères, comme l'origine sociale, entrent-ils en jeu, venant les complexifier, voire les brouiller ?

Une étude de contenu des magazines proposés aux adolescents révèle que la différence de traitement du Seigneur des Anneaux selon le public ciblé est manifeste, tant dans les textes que dans les illustrations des articles. Sur les couvertures des magazines plutôt « féminins », se multiplient les photos des acteurs et actrices du film désignés par leur véritable nom, en costume ou en « civil » : « Orlando Bloom Toujours au cœur de l'action » titre *Total Stars* n° 3 au-dessus d'une photo où l'on reconnaît difficilement l'elfe Legolas (la métamorphose de l'acteur pour le film est exceptionnelle : l'acteur y est méconnaissable). A l'inverse, *Casus Belli* n° 23 et *Lotus Noir* n° 70, plutôt « masculins », mettent en couverture une photo de Frodon sans préciser le nom du personnage ni le nom de l'acteur tandis que *Backstab* (n° 46) titre « Poster Le Roi est de Retour, et il n'est pas content. »

Dans les magazines « de filles », une large part est ainsi consacrée à l'acteur, sa vie privée ou sa carrière : « Viggo¹⁷ aurait-il trouvé son Arwen ? »¹⁸, « Orlando est amoureux »¹⁹, « La vie après Pippin. »²⁰ Ces

¹⁶ Il ne s'agit ici que de pistes de réflexions, élaborées sur une quinzaine d'entretiens menés auprès d'adolescent-e-s de 12 à 17 ans.

¹⁷ Viggo Mortensen joue Aragorn, le guerrier amoureux de la princesse elfe Arwen, incarnée par Liv Tyler.

¹⁸ *Total Stars*, n° 3, p. 7.

¹⁹ *Super*, n° 183, p. 28.

magazines ne précisent pas toujours quels personnages jouent ces acteurs : ils supposent que les lectrices connaissent le nom de tous les acteurs du film. Les appréciations physiques sont nombreuses dans les interviews : « Certains te qualifient comme étant l'une des plus belles femmes du monde »²¹, « Orlando Bloom est tellement mignon » (phrase mise en exergue dans une interview de Britney Spears)²² ...

Par ailleurs, ces magazines cultivent l'identification. Ainsi, la couverture du hors-série de *One* sur le Seigneur des Anneaux annonce « les confidences des acteurs » et le magazine met en parallèle sur une double page les personnages du film et les acteurs en comparant leurs photos, leur âge, leur taille ainsi que les races des personnages de la trilogie et les nationalités des acteurs. Les acteurs sont fréquemment confondus avec leur rôle dans la trilogie : Liv Tyler est qualifiée, en couverture, de « vraie princesse » : « jeune mariée romantique, diaphane et mystérieuse, elle ressemble à s'y méprendre à son personnage Arwen dans la trilogie du Seigneur des Anneaux. Dotée d'un rire cristallin dont elle use souvent, comment ne pas craquer devant tant de grâce et de beauté ? »²³ Orlando Bloom dit s'être « métamorphosé en Elfe. »²⁴ Viggo Mortensen, pendant le tournage, « marchait pieds nus » et « changeait rarement de vêtements » : « je préférerais garder sur moi la tenue d'Aragorn même lorsque je ne devais pas tourner. »²⁵ Et on apprend aussi que Elijah Wood se sent « proche des Hobbits » : « Comme eux, j'aime avoir mes amis autour de moi, j'apprécie la bonne nourriture et faire la fête. »

Ce type de promotion médiatique dans les magazines n'est certes pas spécifique au Seigneur des Anneaux. C'est devenu un topos d'insister à longueur d'articles et d'interviews sur les ressemblances entre personnages et acteurs, de mettre en relation fiction et réalité, particulièrement dans ces magazines pour adolescentes fondés sur des indiscretions, des confidences, des photos, des posters et des fiches à collectionner²⁶.

²⁰ *Total Stars*, n° 3, p. 6.

²¹ à Liv Tyler, *Total Stars*, n° 3, p. 20.

²² *One*, n° 25 p. 31.

²³ *Total Stars*, n° 3, p. 20.

²⁴ *One*, n° 25, p. 28.

²⁵ *Total Stars*, n° 4, p. 13.

²⁶ Pour un autre exemple de l'application de ces principes d'identification, voir Christine Détrez, « Vues à la TV : Cosette, Nana, Juliette et les autres », *Réseaux, Les Nouvelles formes de la consécration culturelle*, n° 117, juin 2003, p. 133-150.

Avec l'identification, l'insistance sur le sentiment et l'émotion semble être le principe clef de la réception féminine telle que la dessinent les magazines : « Le Retour du roi est le film le plus triste de la trilogie. J'ai beaucoup pleuré lorsque je l'ai regardé »²⁷, « c'est un film très beau et émouvant. »²⁸ L'acteur ajoute dans le même entretien : « je suis extrêmement romantique. Je crois d'ailleurs fermement au grand amour. J'adore regarder des films sentimentaux, ils me font pleurer comme un bébé ! Je ne peux pas m'en empêcher, je suis sans doute trop sensible, mais c'est comme ça. » Tant dans les interviews que dans les courriers des lectrices, la grande affaire est l'amour : « Je m'appelle Angéline et j'ai 14 ans. Je suis super méga fan du super Elijah Wood. Je le trouve trop beau. »²⁹ « Je m'appelle Pauline et j'ai 14 ans. Je t'écris parce que je suis FAN d'Orlando Bloom. Je l'aime de trop. Ce mec est trop génial ! En plus d'être l'homme le plus beau de la terre, il joue trop bien, il a l'air super sympa et drôle. »³⁰ Ainsi, sans commune mesure avec la place qui leur est accordée dans le film, les scènes d'amour entre Arwen et Aragorn sont mises en avant. Le numéro hors-série de *One* (n° 7) offre une fiche représentant le baiser entre Arwen et Aragorn dans le film. Le numéro hors-série n° 2 de *Magic people* au titre prometteur « La Magie de l'Amour » met en couverture une photo d'Arwen et Aragorn sous-titrée : « l'amour partagé ». Le Seigneur des anneaux devient à les lire quasiment un film sentimental digne des plus romantiques bluettes : « Arwen étant une elfe, elle est immortelle, mais en décidant de vivre avec un mortel, elle se condamne à l'oubli et à la mort. Son sacrifice est immense et elle n'aura conscience de cet acte que lorsque Aragorn ne sera plus. Pourtant elle ne regrette pas ce choix, car Aragorn et elle vont vivre un amour hors du commun. » « Arwen est sincère, elle n'est que loyauté et amour », souligne Liv Tyler, « Elle m'a permis de jouer des scènes très fortes en émotions comme lorsqu'elle se trouve avec Aragorn, l'homme de sa vie. »³¹

Dans les magazines de jeux de rôle ou de jeux vidéo, qui accordent aussi une grande part de leurs pages au Seigneur des Anneaux, Arwen perd son rôle prépondérant. Dans ce type de magazine, au public plutôt masculin, les références relèvent uniquement de l'univers de

²⁷ Dominic Monaghan, *Total Stars*, n° 3, p. 18.

²⁸ Elijah Wood, *Total Stars*, n° 3, p. 16.

²⁹ *One*, n° 25, p. 70.

³⁰ *One*, n° 25, p. 71.

³¹ *Total Stars*, n° 3, p. 20.

Tolkien, à travers les jeux, les livres et le film. Les acteurs sont très rarement nommés par leur nom civil et il n'y a aucune photo des acteurs hors du cadre du film. Par contre, le nom de Tolkien est omniprésent, même lorsque c'est le film qui est évoqué : « Le Retour du Roi, on le connaît sans l'avoir vu : il sera beau, superbe, très adapté par rapport au livre, et nous irons le voir deux fois de suite. »³² Ainsi, la lecture du livre *Le seigneur des Anneaux* est présentée comme une évidence alors que dans les magazines pour adolescentes, elle n'est absolument pas un préalable requis. Ceci est d'autant plus significatif que la lecture en général reste, on l'a vu, une activité davantage inscrite dans la sphère féminine. Inversement dans *One*, Orlando Bloom affirme : « que vous ayez ou non lu les livres, c'est une histoire magnifique et, quand vous allez le voir au cinéma, vous vous en approprierez une petite partie. »³³ Elijah Wood avoue dans une interview n'avoir jamais terminé la trilogie mais avoir « beaucoup écouté ceux qui avaient lu les trois tomes afin de récolter un maximum d'informations »³⁴ ; selon *Total Stars*³⁵ Viggo Mortensen n'a pas lu la trilogie avant de tourner le film et David Wenham (Faramir) reconnaît, « à [sa] grande honte », qu'il avait entendu parler de la trilogie de Tolkien et qu'il avait même essayé de la lire : « mais je m'étais arrêté au bout de quelques pages car je ne parvenais pas vraiment à m'immerger dans cette histoire que je trouvais très compliquée [...] Mais, depuis, j'en suis venu à bout. » Ces magazines sous-entendent ainsi que pour être spectatrice du film, lire la trilogie n'est pas obligatoire, se fondant sur un horizon d'attente supposé : les adolescentes, faibles lectrices du *Seigneur des Anneaux*.

Dans les magazines destinés aux garçons, une grande place est faite par ailleurs à un humour potache, par exemple en légende des photos du film : Pippin avec son casque : « Vas-y, bourre-moi le pif ! », Legolas : « Retire-moi cette perruque ! », Gimli : « En sprint, j'tous nique ! »³⁶ Les scènes d'action du film sont mises en avant et les commentaires dérivent parfois vers des blagues pseudo-machistes : « Si Aragorn n'est pas dispo, pense à moi, petite... » (à propos d'Arwen), « Je t'avais prise pour un homme... pourtant, point de testostérone ! » (à propos d'Eowyn).

³² *Backstab*, n° 46, p. 6.

³³ n° 25, p. 28.

³⁴ *Total Stars*, n° 3, p. 16.

³⁵ n° 4.

³⁶ *Lotus Noir* n° 70, supplément.

On voit ainsi que ces magazines tentent de guider les réceptions de leurs lecteurs en associant filles et garçons à des univers différents : émotion et prismes des identifications pour les filles, univers de l'héroïc fantasy et humour pour les garçons. Avant de voir comment les réceptions effectives font jouer et nuancent les réceptions prévues, on peut remarquer néanmoins que ces magazines ne présentent pas un lectorat monolithique. Des filles peuvent lire des magazines de garçons comme le montre la lettre de « Zoé, 13 ans et demi » dans le courrier des lecteurs de Lotus Noir³⁷. A l'inverse, « trois copains, Jess, Vaues et Thomas » écrivent au courrier des lecteurs de Total Stars n° 4 pour demander un numéro hors-série sur la trilogie : « Nous trouvons ces films géniaux, tous comme leurs acteurs (surtout Viggo, Elijah et Orlando). Pourrais-tu nous donner leurs adresses ? »

Comme le montrent ces quelques exemples de « transfuges de genre », les différences caricaturales entre genres que véhiculent les magazines ne peuvent être transposées de façon automatique dans les réceptions ou le comportement des individus. Comme le rappelle Eric Maigret³⁸ : « la présence de “ stéréotypes ” ne [donne] aucune indication sur le rapport que l'on entretient avec eux. » Comment les adolescents vont-ils « s'arranger » et « arranger » cet agencement sexué qu'on leur propose, voire impose ?

Il est d'abord intéressant de noter au préalable que tous les adolescents interrogés, quels que soient leur âge, leur origine sociale et leur sexe, ont une connaissance claire des stéréotypes genrés. Erving Goffman l'avait bien montré dans son article sur la ritualisation de la féminité : la mise en scène des stéréotypes -leur « hyperritualisation »- n'aurait aucun effet si ces derniers ne correspondaient pas à une réalité elle-même ritualisée. Les réponses à la question « le Seigneur des Anneaux, tu dirais plutôt que c'est pour les filles, les garçons, ou les deux ? » sont ainsi éloquentes :

« Ben peut-être plus pour les garçons je pense... parce que y'a pas vraiment d'histoire d'amour, à part Arwen, et Eowyn et tout... mais bon, ils ont choisi les bons acteurs aussi pour faire plaisir aux filles aussi ! » (Emilien, 14 ans, 4^{ème}, père cadre supérieur, mère femme au foyer et artiste peintre indépendante).

« Je pense pas que ça soit pour l'un ou pour l'autre, hein, parce que y a... y a autant d'action que... y a une histoire d'amour dedans donc ça

³⁷ n° 70.

³⁸ Eric Maigret, « Strange grandit avec moi .Sentimentalité et masculinité chez les lecteurs de bandes dessinées de super-héros », *Réseaux*, n° 70, mars-avril, 1995.

peut plaire vraiment à tout le monde. » (Eric, 15 ans, 2^{nde}, père électricien et mère commerçante).

« Ben les deux ; y'a la science fiction et la violence pour les garçons, et les sentiments pour les filles. » (Amy, 14 ans, 4^{ème}, père artisan, mère enseignante).

« La trame, je sais pas, je dirais peut-être plus pour les garçons ...- Pourquoi ?-Ben tout ce qui est bagarre, mais bon, y'a aussi tout ce qui est psychologie, aussi , tout ça, voilà... » (Florian, 17 ans, 1ere S, père chef d'entreprise de restauration au chômage, ancien manutentionnaire, mère professeur d'anglais).

« Les deux, car il paraît que Frodon il est mignon. » (Lucas, 14 ans, 3^e, père entraîneur de voile, mère secrétaire).

« Ca dépend. Parce que si on prend en compte plus les batailles, c'est plus pour les garçons, mais euh, d'un côté l'amitié, et quelques scènes d'amour, etc., ça peut être plus pour les deux je trouve. Non quand même plus pour les garçons parce que les scènes de bataille sont bien présentes je trouve. » (Camille, 14 ans, 3^e, père directeur d'entreprise, mère au foyer).

« -Et le livre ? -C'est pour les garçons. -Pourquoi ?-Le livre, pour les filles, c'est moins intéressant parce que les personnages parlent beaucoup moins, dans le livre, les sentiments d'amour etc. sont beaucoup moins présents que dans le film, et pareil, les liens d'amitié, on les sent moins dans le livre que dans le film. » (Camille).

Ainsi, les garçons iraient voir (ou liraient) le Seigneur des Anneaux pour les scènes de bataille tandis que les filles seraient attirées par les scènes d'amour. Mais les entretiens révèlent une réception plus nuancée, où non seulement les préférences ne sont pas celles que l'on attendait mais également où celles-ci sont l'objet de réelles stratégies. L'identification genrée va se conjuguer avec des principes de distinction, où le genre prend une place ambiguë. Ainsi, Sarah (14 ans, 4^{ème}, père analyste programmeur et mère infirmière) avoue sans honte préférer les scènes de bataille et dit adorer les films d'horreur, « les films où y a les fantômes, les trucs où y a que des vampires, des loups-garous... » Amy dit elle aussi adorer la scène de bataille. De la même façon, nombreuses sont les jeunes filles interrogées qui se démarquent d'une lecture sentimentale et romantique du film :

« Les scènes d'amour, y'en a pas énormément dans le film. Et c'est bien comme ça... Le film est plutôt fantastique et tout et si y'aurait eu

plus de scènes d'amour, ç'aurait pas été pareil, ç'aurait été moins bien. » (Camille).

« Certaines filles que je dirais, méchamment chochottes, n'apprécient pas le film. -T'en as parlé avec des filles ? -Ben... des filles qui sont dans ma classe, [elles disent :] "oh, c'est violent, nanana" » (Lulla ,13 ans, 4^{ème}, père laborantin et mère chercheuse dans le domaine des vaccins).

De la même façon, certaines critiquent le personnage d'Arwen³⁹ : « Arwen, bon, elle passe quand même bien un bon film et demi à pleurnicher, mais Eowyn, c'est une battante et tout, elle botte les fesses des hommes, elle participe vraiment à la bataille de la dernière alliance, c'est bien... » (Lulla).

Or, la critique féminine des stéréotypes genrés émane principalement des adolescentes des milieux les plus favorisés, pour qui elle fonctionne comme un véritable moyen de distinction : pour ces jeunes filles, la « vraie » fille, c'est-à-dire « la chochette », c'est l'autre, et surtout pas elle. L'origine sociale vient ici brouiller le stéréotype genré qui se trouve dévalorisé par ces adolescentes. On pourrait faire la même remarque dans les goûts musicaux : le stéréotype masculin est souvent adopté par les jeunes filles de milieu favorisé pour se démarquer de l'image -dévalorisée- de la « fille » : ce serait une façon d'interpréter la préférence affichée de ces jeunes filles pour le rap ou le métal, et leur rejet de chanteuses comme Britney Spears ou Lorie. De la même façon, l'habillement peut être une façon de se distinguer de la « fille » : « j'aime pas les robes et les jupes, je suis plutôt pantalons et jeans, et en haut, n'importe quoi, débardeur, T-shirt... J'aime pas les filles avec des bottes, des talons euh machins » (Camille). Disposant de capitaux sociaux et scolaires, ces jeunes filles n'entendent pas les amoindrir par l'adoption d'une identité dont elles perçoivent la valence différentielle, pour reprendre les termes de Françoise Héritier⁴⁰.

Mais même la véhémence des propos ne doit pas faire illusion. Ainsi, le rejet de l'identité typifiée relève davantage de la déclaration à autrui que d'une réelle intériorisation. Le rejet n'en est d'ailleurs que plus significatif : pour ces jeunes filles, il n'est pas « déclarable » d'avoir des goûts « de filles ». Ainsi, à la question « quelle est ta scène

³⁹ Ce sont d'ailleurs surtout les filles qui rejettent Arwen, les garçons se montrant bien plus indulgents à son égard.

⁴⁰ Françoise Héritier, *Masculin, Féminin. La pensée de la différence*. Paris, O. Jacob, 1996.

préférée », Lulla émet un jugement esthétique : « ma scène préférée, c'est... quand, quand on... en fait, c'est le rapport entre deux images, c'est quand on voit l'image de ce que la Comté aurait pu devenir si l'anneau n'avait pas été détruit, toute brûlée et tout, et quand on la voit toute florissante à la fin du film, et la petite fille de Sam qui sort... ». Mais c'est un jugement d'un tout autre ordre, et contradictoire, qui affleure pour la scène la moins appréciée : « La scène d'amour entre Aragorn et Arwen, parce qu'Aragorn, je peux pas me le voir. - Ah oui ? Et pourquoi ? - Parce que je trouve qu'il est prétentieux, sale et puant. - Ah ben dis donc ! Et dans le livre ? - Ben non, même dans le livre, je l'aime pas. - Et alors c'est parce que c'est une scène d'amour ou parce que c'est lui ? - Parce que c'est lui. Et je trouve ça dommage parce que Liv Tyler est très belle. Et Arwen, je l'aimais beaucoup... » Lulla, grande lectrice et collectionneuse des magazines étudiés plus haut, témoigne ainsi d'un attachement aux codes féminins du « beau mariage ». C'est ainsi moins le stéréotype lui-même que l'inadéquation de sa représentation qui gêne Lulla : le prince aurait dû être plus charmant... Camille, qui dans son discours, n'évoque absolument pas de jugements esthétiques sur les acteurs, mais analyse leur rôle dans le film, a cependant affiché dans sa chambre des posters d'Aragorn et Legolas. De la même façon, quand elle évoque les discussions avec ses amies, l'appréciation des acteurs ne se limite pas à l'évaluation de leur jeu : « on a parlé... euh... le plus beau, machin... Pour elles, c'est Legolas. ». Marina a également une attitude ambiguë face au stéréotype. D'un côté, elle rejette l'histoire d'amour, mais elle préfère la plus féminine des personnages... : « j'ai bien aimé Eo... - La blonde, Eowyn ? - Non, l'autre, la brune. - Arwen, l'elfe ? - Oui, oui, je trouve qu'elle jouait mieux ... et je sais pas, la blonde, je sens que... elle est moins aimée, enfin, si, c'était une héroïne, mais en même temps, elle est pas aussi... elle a pas la même image qu'Arwen. » Le personnage d'Eowyn souffrirait-il d'être moins « féminin » ? Ainsi, contrairement aux jeunes filles de milieu moins favorisé qui soit affichent leur adéquation aux stéréotypes⁴¹, soit leur témoignent de l'indifférence, le rejet de l'identification féminine par

⁴¹ « -Moi j'aimais bien l'elfe, Orlando Bloom. -Pourquoi ? -Parce qu'il est mignon. -Et t'as des autres personnages préférés ? -Ouais, l'autre elfe, la fille. (...) -Et les scènes d'amour ? -J'aimais bien....(Alison, 13 ans, 4^e, père agent de fabrication, mère auxiliaire de vie).

« J'aime bien le chevalier, qui a les flèches là...celui qui a les cheveux longs -Pourquoi ? -Parce qu'il est mignon

(...) -Les scènes de combat, y'en a un peu trop. Les scènes d'amour, y'en n'a pas beaucoup... (Nathalie, 15 ans, 2nde, père ouvrier, mère femme de ménage).

les jeunes filles déjà dotées en capitaux scolaires et sociaux relève d'une véritable stratégie de distinction.

L'acceptation du stéréotype semble bien moins problématique chez les garçons. Tous les adolescents interrogés disent apprécier le film pour ses scènes de bataille et pour l'histoire en général, se référant ainsi explicitement au modèle classique des préférences masculines : « Pourquoi aimes-tu le film ? - Ben, y a du combat, j'aime bien les films d'action... et euh, voilà. » (Yann, 15 ans, en 3^{ème}, père bouquiniste et mère factrice).

« C'est un peu bourrin, les combats à l'épée, et tout, j'aime bien... » (Emilien, 14 ans, 4^{ème}, père cadre supérieur, mère femme au foyer et artiste peintre indépendante).

« Ma scène préférée, c'est les batailles, celle du gouffre de l'Helme. » (Lucas, 14 ans, 3^e, père entraîneur de voile, mère secrétaire)

« Ben j'aime bien les grandes batailles. J'aime beaucoup ça. J'aime bien voir les masses de... ben c'est un peu, peut-être typique pour ...plus pour l'homme que pour la femme. Je sais pas...-pourquoi tu dis ça ? - ben je sais pas, peut-être que la fascination des armes, c'est plus marquant pour l'homme que pour la femme. » (Philippe, 17 ans, 2^{nde}, père cadre, mère prof).

Alors qu'il est « honteux » pour une adolescente d'origine favorisée d'affirmer son adhésion aux stéréotypes féminins (tels que celui de la belle princesse et de son prince charmant), il semblerait presque « honteux » pour un adolescent, quel que soit son milieu social, de ne pas affirmer son adhésion aux stéréotypes masculins, pour ne pas dire aux stéréotypes de la virilité. Ainsi se manifeste encore une certaine forme de domination masculine : le stéréotype socialement acceptable est celui de la virilité, versus la minauderie féminine. Bien plus, les jeunes filles dotées en capitaux scolaires et sociaux participent de fait à la reconduction de cette valence différentielle des stéréotypes, en rejetant avec force et dédain celui de la « féminité », et en préférant afficher celui de la « virilité ».

Mais ce stéréotype est tout aussi contraignant pour les garçons que pour les filles. En effet, les réceptions ne sont pas monolithiques. Ainsi, Florian et Philippe témoignent tous deux de leur émotion, plus ou moins facilement acceptée et « avouée », lorsqu'ils évoquent leur scène préférée : « Et est-ce que t'as une scène qui t'a marqué ?- ouais, (tout de suite, sans réfléchir) dans le 1 quand ils se font attaquer, je me souviens plus du nom des personnages, juste dans le 1, et que Frodon il décide de partir tout seul, juste dans le 1, franchement cette

scène là, elle est... très émouvante, poignante. - Et qu'est-ce qui t'a plu ? - Ben je sais pas, de voir comment les hommes arrivent à se rendre compte de leurs erreurs, et décident de changer... j'ai trouvé ça vachement bien - donc plus au niveau de la psychologie ? - Oui, oui, voilà. Bon et puis les scènes de baston... (...) - Oui, c'est pas la baston pour la baston ? - Ah oui, c'est clair, sinon, c'est pas intéressant. » (Florian).

« - Enfin surtout vers la fin, avec les bateaux, tout ça, surtout que c'est plein d'émotion, on est un peu... on est comme ça (rougit en baisant la tête). - Donc toi, l'émotion, tu l'as ressentie ? - Ben oui, oui, oui... - Et quand tu dis l'émotion, t'avais la gorge serrée, des larmes ? (...) - Non, non, pas de larmes, mais... oui quand même, la gorge serrée, parce que... bon, et puis on s'y attend pas, mais Frodon il part avec ! - Et ça t'aime bien ? - Oui, oui, j'aime bien... - Et avec ton copain, c'était pareil, vous en avez parlé ? - Ben, je sais pas si c'était comme ça avec lui, non, on n'en a pas parlé... - Et vous avez parlé plutôt des bagarres ? Ouais, des bagarres, non... pas de ça (air un peu gêné). - Y'a quand même plus de réticences à parler... - Oui... avec des copains comme ça, non. Enfin, ça dépend des copains... moi ça m'est égal, mais c'est surtout de leur côté si ça les intéresse ou pas, tout dépend comment ils réagissent là-dessus » (Philippe).

Cette « gêne » montre bien comment les stéréotypes peuvent également être pesants quand on est un garçon. Néanmoins, il ne s'agit pas de minimiser la domination symbolique de ce stéréotype sur la scène sociale, notamment à l'adolescence. Rappelons-nous que la culture « féminine » reste associée, statistiquement, à la culture scolaire, notamment par le biais de la lecture. Or la légitimité scolaire s'étant affaiblie, cela ne peut que jouer sur l'image des filles ; la musique est également un champ extrêmement vivace de distinctions genrées. Comme le remarque Dominique Pasquier, le genre musical « légitime » parmi les collégiens est le rap, et est fortement associé à la culture masculine. Ce seraient même les façons d'être fans qui seraient clivées selon le genre, avec pour les filles la pratique, dévalorisée, de la culture du poster. Ainsi, à ce jeu de distinctions, ce serait encore les filles qui sortiraient perdantes : « la marginalisation féminine s'opère donc sur une double disqualification : des préférences culturelles pas assez innovantes d'une part, une approche trop passive de la culture de l'autre » (p 66-67). Revenons à nos petites téléspectatrices d'Hélène et les garçons : comme le remarque Dominique Pasquier, avec le passage au collège, elles apprennent elles aussi à taire leur goût pour cette série, trop « filles ».